



LE PAYSAN DE FRANCE

*Texte de la conférence faite en mars dernier par M. Geo. Bouchard,
député de Kamouraska, sous les auspices de la Société
des Arts, Sciences et Lettres.—(Suite).*



La faux française a gardé sa forme primitive. Malgré que son manche anguleux et ses poignées sans élégance et sa large lame grossière n'aient rien de comparable à l'élégance, la légèreté et la qualité de la faux canadienne, elle subsiste quand même active aux mains des paysans français conservateurs et peu porté aux innovations.

Dans les pays de petite culture la fenaison a conservé son cachet de poésie ancienne; la cadence monotone des coups de faux faisant tomber le foin en "ondains" se compare avantageusement au terrible bruit de mitrailleuse des faucheuses mécaniques.

Après les faucheurs ce sont les faneuses qui avec des gestes pleins de grâce secouent et retournent les "ondains" en emplissant l'air des parfums des herbes mortes comme des notes douces de leurs voix vivantes et fraîches.

Le côté agréable de ce travail n'avait pas échappé à l'observation de Madame Sevigné qui disait que "faner, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie".

Cependant ceux qui songent que ce travail s'accomplit sous l'ardeur d'un soleil de juillet voit un autre côté à la médaille poétique!

Pour terminer l'opération le foin est mis en "moyettes" "toutines" "cabotins" "capucins" c'est-à-dire en petits amas de forme conique qui sont des veillottes que le langage populaire a qualifié de "veilloches".

La rentrée des foin et des grains, l'arrachage des betteraves, des pommes de terre et du lin, le binage et le sulfatage de la vigne etc. . . . Ce sont autant d'opérations culturelles qui requièrent d'une façon constante l'application des muscles et de l'intelligence du terrien français. Il faut voir les paysans à l'œuvre, sur les guérets comme sur les chaumes et les prairies, depuis l'aube jusqu'au couchant, pour juger de leurs patients laboureurs!

Je vois encore, là-bas, au sommet du coteau le pâtre debout et sifflant ses chiens pour les inviter à partager son repas, sous l'œil bénévole d'un troupeau de quelques centaines de moutons bien dociles. Je le vois entr'ouvrir sa panetière pour en retirer un morceau de viande et un chateau de pain, et un gobelet d'étain pour recevoir l'eau de la source. La vie de ces bergers isolés au milieu de leur troupeau et exposés à toutes les intempéries sans autre abri souvent qu'une misérable petite hutte, m'a semblé une vie très rude. Aussi les bons bergers et les bonnes bergères deviennent de plus en plus rares.

En Savoie, dit L. Vaillant. (Le Cœur et la Croix de Savoie) "une bergère, sur un tertre gazonné, surveille son troupeau, semblable de loin à une statue en bois colorié. Et son costume est pareil à celui que revêtaient, il y a plusieurs centaines d'années, les femmes qui dorment maintenant sous les dalles de pierre. Sur la tête, elle porte une coiffe blanche épanouie en corolle et retenue par une jugulaire de ruban rouge. Le fichu de cotonnade croise sur les épaules un semis de fleurettes rouges et bleues et s'engage dans une haute ceinture de laine qui entoure la taille, l'équarrit, l'enferme en une gaine; cette pudeur presque monacale, cette apparence religieuse se précisent et s'augmentent du cœur et de la croix d'argent qui se balancent, enfilés dans un ruban de velours noir sur le devant de la ceinture. . . . et les sabots de hêtre recourbés et pointus, accentuent la ligne incurvée de tout l'ensemble."

A la campagne les chomages sont rares et comme la ferme est apte à procurer du travail à tout le monde, nous voyons souvent des garçons et des filles qui gardent de petits troupeaux de vaches, de chèvres, de brebis ou d'oies le long des grandes routes, sur les coteaux ou au fond des ravins.

En pays de montagne comme dans les Vosges, la Savoie ou l'Au-

vergne ce spectacle revet un caractère de simplicité des plus admirables.

Combien de jeunes paysannes qui se distraient de la surveillance de leur troupeau en tricotant; combien de vieilles femmes également qui tricotent de leurs vieux doigts tremblants près d'une vache docile. L'animal rase avec avidité l'herbe du pré en attendant l'heure de la traite ou l'heure pénible ou l'on devra l'atteler pour les rudes besognes de la ferme.

"Dans bien des villages, comme dit Antony Valabrègue (Sur les Grandes Routes de France), j'ai rencontré des femmes très usées en apparence et dont on ne saurait dire l'âge. Elles vont, courbées vers la terre, pliant le dos par habitude, comme si elles venaient de se pencher sur la tâche, ou bien elles se tiennent assises sur un banc, absorbées dans une contemplation immuable. . . . elles semblent une apparition résistante et tenace du passé.

"Elles ont la physionomie ascétique, le visage osseux et transparent, le teint exsangue et couleur de cire. La maigreur a fait ses doigts effilés et elles tiennent leurs mains tombantes. On se doute, à les voir qu'elles occupent peu de place au logis; elles se font petites se blottissent dans les coins pour se faire oublier, et se pétochent sur le seuil ou près du feu.

"On les prendrait presque toutes, au premier abord, pour des centenaires; mais aux champs, les traits sont vite flétris, et quand on les examine de près, quelque détail de leur visage semble indiquer qu'elles n'ont peut-être pas dépassé la soixantaine: Il y a des vieilles qui sont propres. . . des yeux clairs et vigilants. Un bonnet tuyauté couvre leur tête, et l'on ne devine pas qu'elles n'ont plus de cheveux. On rencontre des vieilles en haillons acceptant la charité des voisins, glanant dans les champs après la moisson."

La participation des femmes aux travaux des champs est un des traits de la culture française qui retient le plus l'attention du voyageur canadien. Au moment de l'arrachage des pommes de terre, des légumes ou du lin comme au temps des vendanges et des récoltes toute la famille est mobilisée aux champs.

Et dans les provinces comme l'Alsace, où la population est groupée en petits villages, vous ne trouvez que des invalides aux maisons, et pas être qui remue au village. Toute la population est éparpillée aux champs. La femme accompagne généralement son mari aux champs pour soutenir son ardeur comme elle l'accompagne à la foire pour le protéger contre ses faiblesses. . . surtout quand les ventes ont été heureuses et que le vin nouveau a fait son apparition.

L'on ne pourrait faire le bilan des activités de la femme rurale sans signaler la profonde modification qui s'opère dans les campagnes par suite de la disparition graduelle des petites industries domestiques.

Déjà en 1856 ce fait faisait dire à Bonnemère (Histoire des Paysans p. 372-73) que "l'Industrie des femmes est détruite. . . . le fuseau tourne stérilement entre des doigts découragés. La ville a enlevé aux champs cette précieuse ressource; c'est vers la ville que le paysan tourne ses regards pour suivre de ses regrets cette richesse enfuie à jamais, pour contempler ces puissantes machines qui ont brisé, sous le premier tour de leurs roues, les quenouilles de toutes les paysannes.

"Avec l'industrie des fileuses ont disparu les veillées, ces joyeuses réunions des longues soirées d'hiver. Là s'entretenaient l'esprit de société, la gaieté, l'amitié; là aussi l'amour pur et naïf naissait et se développait librement et franchement sous l'œil de la mère et à la face de tous.

"Les légendes terribles, les chansons aux couplets sans nombre, faisaient oublier la marche du temps. On se voyait plus souvent et de plus près, et l'on s'aimait.